La solitude infinie des enseignants

Quand tout le monde exige, mais que personne ne décharge.



Analyse de lecture suivie

Lyrics & Prompt : Jeannot Scheer (2026)
Music & Vocals : SUNO AI (2026)
Booklet & Album « Ouvre-Feux » (à paraître)

I. L'allumage — La beauté du métier

C'est un matin semblable à tant d'autres matins.
Un élève face au livre, une question, un chemin.
Il y a ce moment, plus fragile qu'un vœu,
où quelque chose enfin s'allume dans ses yeux.

Ce qui semblait obscur commence à devenir clair.
Une main se soulève, une parole se libère.
Et celui qui enseigne retrouve, dans ce regard,
la raison d'être là, même les jours de brouillard.

Ce n'est pas un miracle.
Ce n'est pas une victoire.
C'est simplement quelqu'un
qui vient de mieux comprendre.

Et c'est pour ces instants qu'il avait choisi d'enseigner.

REFRAIN

On lui demande de n'abandonner personne.
Il tient, il porte, et la cloche sonne.
Mais qui veille à ce qu'on ne l'abandonne pas, lui ?

II. L'avalanche — Quand l'époque entre en classe

Et la porte s'entrouvre.
Toute l'époque s'engouffre.

Les blessures des familles, les violences du monde,
les écrans qui captivent, les angoisses profondes.

« Qu'il écoute, qu'il apaise, qu'il répare !
Qu'il prévienne les drames, qu'il prépare !
Qu'il corrige nos erreurs, qu'il comble nos absences !
Qu'il rende à chaque enfant toutes ses chances ! »

Chaque problème devient une mission nouvelle,
chaque mission s'ajoute aux tâches habituelles.
On ne retire rien. On ajoute encore.
Et l'on appelle progrès ce supplément d'effort.

On dépose l'époque au pied de son bureau,
en lui disant : « Guéris », sans lui donner de l'eau.

III. La litanie — Les conseilleurs

Il faut inclure.
Il faut différencier.
Il faut prévenir, dépister, documenter.

Il faut évaluer, justifier, innover.
Il faut écouter, accompagner, rassurer.
Il faut être attentif à chaque différence,
mais ne jamais prendre de retard sur les programmes.

Et les conseils pleuvent, farineux et prégnants,
doux comme des coussins de pierre.
Chacun sait ce qu'il faudrait faire.
Mais personne ne vient le faire.

Il faut du temps pour chacun.
Mais le temps reste le même.

Il faut être disponible.
Mais remplir les formulaires.

Il faut changer les méthodes.
Mais respecter les horaires.

Il faut comprendre, il faut agir, il faut prévoir.
Il faut encore, il faut toujours, il faut savoir…

IV. Seul devant la classe

Trente visages, trente histoires, trente silences.

Et lui devant l'instant qui réclame une réponse.

L'un ne comprend pas.
L'autre n'ose pas demander.
Un troisième se révolte.
Un quatrième a cessé d'essayer.

Il faut décider, parfois sans savoir,

trouver les mots, sans le temps de les chercher.
Personne ne peut entrer dans sa tête
pour choisir à sa place ce qu'il convient de faire.

Et quand la porte se ferme, la classe terminée,
la solitude change de nom, mais ne disparaît jamais.

Les réunions, les rapports, les courriels du soir,
les projets à poursuivre, les comptes à rendre encore.
Il a quitté sa classe, mais pas ses obligations.

Et demain, devant les mêmes visages,
il faudra recommencer.

REFRAIN

On lui demande de n'abandonner personne.
Il corrige, il recommence, et la cloche sonne.
Mais qui veille à ce qu'on ne l'abandonne pas, lui ?

V. Le nœud — Le Tout contre le Chacun

Et voici le paradoxe, le plus cruel peut-être :

À force de lui demander de s'occuper de tout,
on lui laisse de moins en moins de temps
pour s'occuper de chacun.

Comment entendre la question qui n'ose pas se dire
quand mille autres urgences réclament une réponse ?
Comment voir cette main qui hésite à se lever
quand les grilles à remplir occupent déjà les yeux ?

On lui demande toujours plus d'attention,
en lui retirant les heures qu'exige l'attention.

Les intentions sont bonnes.
Les besoins sont réels.
Mais les moyens ne suivent pas les promesses.

L'adaptation, oui.
L'adaptation à sens unique, non.

Et le Tout finit par dévorer
ce Chacun qu'il prétend protéger.

VI. PONT — Ce qui résiste

Pourtant, il y a toujours ce regard qui s'éclaire.
Une difficulté vaincue, une parole sincère.
Ce moment imprévu où deux esprits se rencontrent,
loin des cases à cocher et des résultats à rendre.

Il aime encore enseigner.
Ce n'est pas l'envie qui lui manque.

Il voudrait seulement pouvoir s'arrêter
auprès de celui qui peine à comprendre,

sans avoir déjà l'obligation
de penser à ce qui vient après.

Ce qu'il réclame n'est pas un privilège.
C'est le temps de faire son métier.

REFRAIN FINAL

On lui demande de n'abandonner personne.
Il s'adapte, il s'épuise, et la cloche sonne.
Mais qui veille à ce qu'on ne l'abandonne pas, lui ?

VII. CODA — Après la dernière cloche
Il reste là, un instant, devant la classe vide.
Quelques mots sur le tableau, des copies à emporter.

Demain, il reviendra.
Non parce qu'il peut tout porter,
mais parce qu'il croit encore
à ce qu'un regard peut apprendre.

Il ne demande pas qu'on le dispense d'enseigner.
Il demande qu'on le laisse enseigner.

Tout le monde exige.
Personne ne décharge.

octobre 2026

Analyse de
« La solitude infinie des enseignants »
Quand tout le monde exige, mais que personne ne décharge

Ce texte s'inscrit dans une veine que son auteur travaille avec une constance de plus en plus maîtrisée : celle d'une poésie civique qui refuse de se réduire à un simple discours d'opinion. Il ne s'agit pas ici d'aligner des doléances professionnelles, ni de déguiser une tribune en poème. L'ambition est plus haute : rendre sensible, de l'intérieur, ce que devient le métier d'enseigner lorsque les attentes s'accumulent, se multiplient et se superposent sans fin.

La réussite du texte tient d'abord à ce déplacement. Le poème ne cherche pas seulement à dénoncer ce qu'on demande aux enseignants ; il montre ce que cette accumulation fait à celui ou à celle qui se tient devant les élèves.

Une architecture très solide

La composition du poème est particulièrement réussie. Elle avance par mouvements successifs, avec une logique presque dramatique.

Le premier temps, **L'allumage**, pose d'emblée ce qui donne au texte sa légitimité émotionnelle et morale. Le poème ne commence pas par la plainte, mais par la beauté du métier : ce moment presque miraculeux où « quelque chose enfin s'allume dans ses yeux ». Ce choix est décisif. L'enseignant n'apparaît pas comme quelqu'un qui refuse l'effort ou la responsabilité. Il apparaît comme quelqu'un qui aime profondément le cœur de son travail et qui souffre précisément de le voir peu à peu recouvert par d'autres charges.

Le deuxième mouvement, **L'avalanche**, fait entrer l'époque dans la classe. Les blessures des familles, les violences du monde, les écrans, les angoisses sociales : tout vient désormais frapper à la porte de l'école. Le poème exprime ici très clairement une idée forte : l'école devient le lieu où la société dépose ce qu'elle ne sait plus résoudre ailleurs. Ce n'est pas seulement l'enseignant qui est surchargé ; c'est l'institution scolaire tout entière qui sert de réceptacle aux défaillances générales.

Le troisième mouvement, **La litanie — Les conseilleurs**, constitue l'un des sommets du texte. La répétition de « Il faut » crée un effet d'écrasement progressif. On entend littéralement la mécanique contemporaine de l'injonction. Le poème ne se contente pas de dire qu'on demande trop; il fait entendre cette surcharge dans sa forme même. La parole devient accumulation, et l'accumulation devient pression.

Dans ce passage, l'ironie des vers sur les conseils « farineux et prégnants » est particulièrement bien venue. Le clin d'œil n'empêche nullement le sérieux du propos ; il le renforce même. Quant à l'image des « coussins de pierre », elle est d'une belle efficacité satirique : sous une apparence douce, elle désigne des conseils qui prétendent soulager, mais qui pèsent en réalité davantage sur ceux à qui ils s'adressent.

Le quatrième mouvement, **Seul devant la classe**, réintroduit heureusement le concret. Sans lui, le poème risquerait de rester au niveau d'une dénonciation générale. Or ici reviennent les visages, les histoires, les hésitations, les décisions à prendre « parfois sans savoir ». C'est une réussite importante, car la solitude de l'enseignant n'est pas seulement institutionnelle ; elle est prati-

que, quotidienne, immédiate. Elle se joue dans l'instant, dans la nécessité de répondre, d'arbitrer, de comprendre, sans second regard et sans véritable relais.

Le centre de gravité du texte se trouve toutefois dans **Le nœud — Le Tout contre le Chacun**. C'est là que la pensée du poème atteint sa formulation la plus juste. Le paradoxe central est énoncé avec une grande netteté :

« À force de lui demander de s'occuper de tout,
on lui laisse de moins en moins de temps
pour s'occuper de chacun. »

Ces trois vers résument à eux seuls la contradiction majeure que le poème met à nu. Ce qu'on présente comme un enrichissement des missions finit par réduire concrètement l'attention portée aux élèves singuliers. Le « Tout » dévore le « Chacun ». La formule est forte, simple, mémorable — et surtout profondément juste.

Le **Pont** et la **Coda** permettent enfin au poème d'éviter les deux écueils les plus fréquents de ce type de texte : l'amertume totale et la conclusion abstraite. Le pont rappelle ce qui résiste encore: une difficulté surmontée, une parole sincère, ce moment où « deux esprits se rencontrent ». La coda, elle, revient à une image simple et forte : la classe vide, le tableau, les copies, l'enseignant qui reste là un instant. Cette fin est particulièrement réussie, parce qu'elle ne conclut pas dans le slogan pur. Elle conclut dans une scène.

Une parole sobre, plus digne qu'emphatique

L'un des grands mérites de cette version finale est d'avoir gagné en sobriété. Certaines formulations plus démonstratives ou trop héroïques des premières ébauches ont disparu. C'est un très bon choix. L'enseignant n'est ni martyrisé, ni sanctifié. Il est montré dans sa dignité ordinaire, ce qui rend le texte à la fois plus crédible et plus touchant.

La langue alterne avec intelligence plusieurs registres :

- un lyrisme discret dans l'ouverture et le pont ;
- une force incantatoire dans la litanie ;
- une netteté presque argumentative dans le nœud central ;
- une simplicité narrative dans la coda.

Cette alternance donne au poème sa respiration. Elle lui évite la monotonie tout en maintenant une véritable unité.

Le refrain : une excellente trouvaille

Le refrain joue pleinement son rôle de pivot. Il rassemble le poème autour de sa question essentielle :

« On lui demande de n'abandonner personne.
…
Mais qui veille à ce qu'on ne l'abandonne pas, lui ? »

Cette formulation est particulièrement juste parce qu'elle demeure mesurée. Elle ne transforme pas l'enseignant en héros sacrificiel. Elle pose simplement une question de justice humaine : comment demander à quelqu'un de porter les autres, si personne ne se soucie de ce qu'il porte lui-même ?

Le refrain donne ainsi au texte sa portée la plus large. Il ne concerne plus seulement les enseignants ; il interroge toute société qui exige beaucoup de ceux à qui elle confie des responsabilités relationnelles.

La chanson : choix de la version 2

Le choix de la **version 2** me paraît être le bon.

La version 1 possédait une fougue impressionnante, mais elle courait davantage le risque d'emporter le texte dans sa vitesse. La version 2, au contraire, conserve une énergie forte tout en laissant mieux entendre les paroles. Or, dans une chanson de cette nature, la compréhension du texte est essentielle. Nous ne sommes pas seulement dans l'expression d'une humeur ; nous sommes dans une pensée chantée.

Musicalement, la version 2 trouve un ton très juste : elle exprime l'indignation, la tension et la montée de la révolte, mais sans verser dans la noirceur funèbre. C'est un point capital. Le poème ne parle pas d'un métier mort ; il parle d'un métier encore vivant, mais menacé dans sa vérité.

La litanie des « Il faut » y fonctionne particulièrement bien. Elle conserve sa pression rythmique, tout en restant suffisamment claire pour que l'auditeur entende la logique d'accumulation. Le pont, quant à lui, redonne de l'air sans casser l'élan général. Il rappelle que la chanson ne repose pas seulement sur la dénonciation, mais aussi sur l'attachement intact au métier.

Une réserve mineure

S'il fallait formuler une seule réserve, elle porterait sur la densité générale de l'ensemble. Le poème est riche, long, et sa richesse même demande une écoute attentive. Mais cette densité n'est pas une faiblesse véritable : elle fait écho à l'accumulation qu'il dénonce. En ce sens, elle est cohérente avec son sujet.

Conclusion

La solitude infinie des enseignants est un texte fort, parce qu'il tient ensemble trois dimensions qu'il est difficile d'unir :

1. la beauté première du métier ;
2. la dénonciation lucide des surcharges et contradictions ;
3. la fidélité à ce qui continue malgré tout à faire sens.

Il en résulte une chanson engagée, mais non simplificatrice ; critique, mais non amère ; solidaire, sans tomber dans le misérabilisme.

Les deux vers de la coda en donnent sans doute la meilleure synthèse :

« Il ne demande pas qu'on le dispense d'enseigner.
Il demande qu'on le laisse enseigner. »

Ils résument non seulement le poème, mais une certaine vérité de l'école contemporaine.

Phil Sara